

Laurent Larcher

RWANDA

ils parlent

TÉMOIGNAGES
POUR L'HISTOIRE

Guillaume Ancel, Alain Juppé,
Bernard Kouchner, le général Lafourcade
l'amiral Lanxade, Florence Parly,
Hubert Védrine

SEUIL

RWANDA ils parlent

SEUIL

Le 6 avril 1994, l'attentat contre l'avion du président Habyarimana marque le début du génocide perpétré contre les Tutsi et le massacre des Hutu de l'opposition. En cent jours, 800 000 personnes sont exterminées.

Vingt-cinq ans après, Laurent Larcher a rencontré ceux qui étaient au Rwanda, des soldats de l'opération Turquoise et des responsables politiques, des hauts fonctionnaires qui décidaient depuis Paris de l'action de la France et de son intervention. Pour les interroger: « Qu'avez-vous vu? Qu'avez-vous fait? »

Confronté, notamment, aux témoignages de journalistes et d'humanitaires sur le terrain à l'époque, mais aussi à ceux d'anciens soldats de l'opération Turquoise, qui affirment que l'armée française a organisé des opérations offensives, après le début du génocide, contre le FPR de Kagame, le discours officiel se lézarde.

Ces entretiens sont des documents pour l'histoire. Ils éclairent de façon nouvelle l'implication de la France, son aveuglement, la faillite morale et politique de nos autorités.

Historien de formation, journaliste à *La Croix*, **Laurent Larcher** est reporter de guerre, spécialiste de l'Afrique subsaharienne, et auteur de plusieurs livres, dont *Au nom de la France? Les non-dits de notre diplomatie* (2018).



Larcher-Stenger, 12 h 19

.. Je viens de l'appeler. On va essayer de se voir jeudi ou vendredi...

17.

« Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise
qui soit audible aujourd'hui ? »

Maison des Pères blancs, Paris
Jeudi 12 juillet

12 h 30

Me voilà devant le père X. Il m'accueille avec chaleur, refuse que notre entretien soit rendu public, veut bien me parler comme ça, pour ma gouverne. Une nouvelle fois, nous allons perdre pied. La folie du génocide est toujours active, toujours nocive, toujours aussi toxique. Il y a quelque chose d'encore présent dans cette épouvantable histoire.

Le père X. me parle sans détour mais ses souvenirs sont confus, lui aussi perd la mémoire, les temporalités se mélangent souvent. La lecture de la retranscription de notre dialogue est quasiment impossible. Pour la première fois dans ce livre, je décide de la couper et de la réorganiser un peu.

Je commence par lui dire que je souhaite évoquer le père Bazot. Il me répond qu'il ne l'a pas connu au Rwanda mais en France. Qu'ils se sont croisés « mais vraiment il nous fuyait parce que, dans le fond, il se rendait compte qu'il avait peut-être... tapé sur l'Église, c'était trop facile de taper sur l'Église, enfin bref, ça s'est produit... et puis alors vous aviez l'autre là, Malagardis [sic].

– Maria Malagardis, oui, qui est aujourd'hui à *Libé*.

– Qu'elle y reste, hein, parce qu'elle en dit, des bêtises, elle aussi ! Faut fricoter avec le FPR à la manière de Kouchner quoi... Un truc, voilà ma position... (*Rires.*) Parce que je l'ai

eue une fois au téléphone, Malagradis, je sais plus pourquoi, en 1995, elle me téléphonait du Rwanda, j'étais ici, je pense, et alors elle était en dehors de la plaque, elle se faisait manipuler, et alors "oh mon père, oh mon père". (*Rires.*) »

Je déplace le sujet sur son expérience au Rwanda. Il m'explique avoir commencé dans la région des Grands Lacs au Burundi. Il a été le témoin des événements de 1972 : la répression du pouvoir tutsi sur les Hutu après l'échec du violent coup d'État tenté par ces derniers, on l'a su après... que le plan, c'était de détruire tout ce qui était hutu instruit, jusqu'au secrétaire de paroisse, aux catéchèses... ils [le clan tutsi au pouvoir] se sont arrêtés à ça parce qu'ils ont eu peur de l'Église. Mais autrement tout le reste y passait, les militaires, enfin tout, hein ? Tout ce qui était hutu, même des commerçants quoi... tout ça, ça, c'était... oh pétard, quelle histoire ! »

Il s'installe au Rwanda après avoir été « chassé » du Burundi, peu après. Je comprends en l'écoutant combien l'expérience burundaise a joué dans la manière de lire le Rwanda par ces prêtres missionnaires. Ces deux pays, les faux jumeaux des Grands Lacs, sont des vases communicants, versant chez l'un la haine de l'autre au gré des catastrophes et des tueries¹.

Au Rwanda, il est d'abord envoyé « en brousse » près de la frontière avec la Tanzanie : « C'était sympa parce que c'était une région dont on avait chassé la tsé-tsé [d'accord] et on faisait venir le trop-plein du Rwanda [d'accord], donc ça venait du nord, du sud, enfin bon. Ça, c'est intéressant mais pas toujours facile. » Ensuite, il s'installe à Nyamirambo, le quartier populaire de Kigali, où il s'occupe des « garçons qui voulaient devenir missionnaires », « puis la catéchèse et puis les messes, vous voyez, ce qu'on peut faire dans une ville, quoi. C'était aussi

1. Voir, par exemple, Laurent Larcher, « Conflit de mémoire dans la nuit burundaise », *Esprit*, juillet-août 2016, p. 133-135.

intéressant. » Après des hésitations, je comprends qu'il est parti du Rwanda en 1994. Je lui demande :

« Vous partez quand du Rwanda, en 1994 ?

– Je pars le 13... euh...

– A... avril ?

– Oui, le 13 avril.

– Donc c'est l'opération Amaryllis ?

– L'avant-dernier avion, ou peut-être même le dernier, je sais plus... euh attendez... qui partait... on était... il nous a emmenés à Bujumbura, et de Bujumbura on est passés à Nairobi, Paris. Et là quand je suis reparti avec... combien ? une dizaine d'enfants, d'orphelins, enfin, bref... tout ça, c'était au mois d'avril, et en septembre-octobre je suis retourné, mais au Zaïre, je ne suis pas passé par le Rwanda. Je suis passé par le Burundi, qui m'avait chassé autrefois, mais ils m'avaient oublié. (*Rires.*) Et alors là, j'étais deux ans à Bukavu... pas Bukavu, à côté, Murhesa, là où il y a le grand séminaire. [...] Sur ce terrain-là, une paroisse, mais j'étais tous les jours dans les camps, et c'est là que j'ai surtout... me suis frotté, disons... au pouvoir déchu quoi... le président, le Premier ministre, c'était là-dedans,² Sindikubwabo, le Premier ministre aussi, c'était... ah comment il s'appelait³... ?

– Donc le gouvernement intérimaire, quoi.

– Voilà, oui, c'était là, oui... Enfin frotté... c'est eux qui sont venus voir, mais je ne courais pas après non plus. »

Je l'écoute me parler de ses relations avec le GIR dans les camps de réfugiés. Je suis gagné par une forme de nausée. Il s'en est passé, des choses, dans ces lieux où les génocidaires se sont refait une santé. Tout en l'écoutant, je me redis qu'entraîné par ma confiance dans le Secours catholique j'ai

2. Théodore Sindikubwabo est le président du gouvernement intérimaire.

3. Jean Kambanda.

participé, à ma mesure, à cet élan de solidarité avec ces camps, et donc au profit aussi (surtout ?) de ces assassins. Dire que j'ai contribué à récolter de l'argent, à mobiliser les donateurs, à envoyer des évêques français à Goma pour qu'ils témoignent, en France, de l'étendue du désastre : l'occasion, pour eux, de réclamer le silence à ceux qui, comme moi, s'interrogeaient sur les causes, sur les responsabilités. De parler réconciliation quand nous n'en étions pas encore à la justice. Ces camps me laissent un goût amer. Le père X., lui, se débat dans les trous de sa mémoire. Il passe de Goma à Kigali, sans transition.

« J'ai beaucoup, quand j'étais à... avant 1994, c'était à Kigali, on m'a demandé aussi de m'occuper des francophones, des Européens, et à ce moment-là y avait le catéchisme à l'école française, y avait des maîtres comme ça, j'ai pas mal fréquenté l'ambassade de France, pas l'ambassadeur, les militaires français.

– De quelle année à quelle année ?

– Eh bien de... quand il était... il était déjà là quand... ils sont arrivés en 1990, il était déjà là, Galinié⁴.

– Vous étiez un peu l'aumônier des militaires ? Enfin, le *padre* un peu...

– Oui, ce qu'ils avaient l'air de dire, moi, je leur rendais service, c'est tout, hein ? Mais c'était pas tellement les militaires eux-mêmes, c'était les attachés militaires qui étaient à l'ambassade. La base, les régions aussi de temps en temps... c'était des petits trucs comme ça, mais... c'était vraiment peu. D'ailleurs, ces militaires-là, ils aimaient le pays, le Rwanda, mais ils n'y connaissaient rien. Ils venaient quatre mois et ils repartaient. »

4. À l'époque colonel, René Galinié est attaché de défense et chef de la mission d'assistance militaire d'août 1988 à juillet 1991. Il commande l'opération Noroît d'octobre 1990 à juillet 1991, hormis novembre 1990, où le commandement est confié au colonel Thomann.

« *Il faut soutenir Habyarimana* »

« Et puis alors il y a eu un moment, justement à cause des relations que j'avais avec le colonel Galinié, qui était l'attaché militaire... ça devenait angoissant parce qu'il y avait eu l'attaque le 1^{er} octobre 1990 après repoussée et, un jour comme ça, j'étais chez le colonel Galinié, je lui dis : "Tiens, est-ce que vous aimeriez rencontrer monseigneur Perraudin⁵ ? Qui est ici en retraite à Kigali ?" Il était plus en poste... il était à la retraite. "Ah ! il a dit, bien sûr." Je ne mens pas, hein ? (*Rires.*) Et il me dit : "Oui, bien sûr." Et bon, il en a parlé à l'ambassadeur, et alors je l'ai emm... j'ai demandé à Perraudin et puis on l'a emmené, j'ai l'ai emmené, j'ai emmené le colonel Galinié au rendez-vous. Et quand je l'ai amené, j'ai dit : je vais vous laisser avec monseigneur... "Non, non, il m'a dit, restez donc." Et j'ai entendu ce qui s'est dit, j'étais pas participant, quoi. Mais c'est clair que Perraudin, qui est un père blanc aussi, que je connaissais aussi comme évêque, qui lui a dit... à ce moment-là, ça devait être peut-être en 1991, 1992, je sais plus... ah oui... il a bien dit : "Il faut soutenir Habyarimana." »

Je n'en crois pas mes oreilles. Monseigneur Perraudin, d'après le témoignage du père X., a poussé la France à soutenir le président Habyarimana et à combattre militairement le FPR. Il a encouragé l'affreuse spirale, la mécanique infernale dans laquelle la France se trouve emportée à partir de 1990. La responsabilité de ce prélat catholique dans la mort de 800 000 personnes au Rwanda est juste écrasante. Vingt-cinq ans après, Rome

5. Père blanc de nationalité suisse, André Perraudin a été la grande figure de l'Église catholique des années 1950 aux années 1980. Il est l'un des pères de la révolution hutu. Voir p. 409.

semble toujours incapable de prendre la mesure de ce que son archevêque a fait au Rwanda. Je n'ai pas fini avec Perraudin. Le père X. poursuit sa confiance :

« Parce que aussi Galinié était avec une liste du... de l'ambassade de France de gens qu'on pourrait demander à être ministres autour d'Habyarimana. Il voulait avoir l'avis de Perraudin, qui a dit : celui-là... (*Rires.*) Pas celui-là... (*Rires.*) Moi, j'écoutais, hein ?

– C'est-à-dire que le colonel Galinié a présenté une liste à Perraudin... pour lui demander : qu'est-ce que vous en pensez ? » lui dis-je, estomaqué.

J'ai l'impression d'assister moi-même à cette scène qui heurte ma conscience de catholique. Je m'efforce de poser mes questions comme si de rien n'était. Rester concentré, ne pas se laisser déborder par l'indignation et la colère.

« Voilà, et cette liste, elle venait de je ne sais pas qui ! Des partis peut-être ou des trucs comme ça, il voulait savoir un petit peu ce que c'était que ces gens-là, quoi, c'était rien, c'était pas pour... il a pas présenté ça comme si on avait le pouvoir de nommer les ministres... mais y avait... bon... donc... ça... on a discuté de ça. Et moi, dans ma tête, à ce moment-là, je pensais... c'est évident que... pour moi, ça a toujours été clair, après avoir vécu ce que j'ai vécu au Burundi, il fallait maintenir les Hutu. Parce qu'ils sont majoritaires, ils sont ceux qui ont souffert, il l'a dit, Perraudin : écoutez, c'est ceux qui ont eu cinq siècles d'esclavage... C'est ça, le problème, et au Rwanda, c'était très fort, hein ? Très, très fort. »

Toujours la même idéologie, le même refrain qui a conduit à la mort de 800 000 personnes. Tu ne vois pas où cela nous a conduits, non ? Tu ne vois toujours pas où ton « ça a toujours été clair pour moi » t'a conduit ? Ouvre les yeux, vingt-cinq ans après. Tu ne peux donc toujours pas ? Tu es un prêtre, bordel ! Un disciple du Christ, tu es configuré à Lui. Tu es son représen-

tant, le signe visible et charnel de sa présence parmi nous. Ce que tu me dis ruine cette présence, l'anéantit. Tu empoisonnes ma foi d'un venin terrible, celui de la bêtise criminelle, de l'aveugle bêtise criminelle.

Il continue.

« Et alors moi, ça m'a étonné qu'il dise : il faut soutenir Habyarimana. Moi, j'aurais dit : il faut soutenir la révolution des... euh... sociale, comme ils disaient, des Bahutu. Enfin, bref... alors là... c'était sous sa responsabilité, mais... Et ça, ça a été transmis à l'Élysée, directement à Mitterrand. (*Il prononce Mit'rand.*) Et quand Mitterrand a répondu, en bas du rapport du colonel Galinié, à l'encre rouge, il avait marqué : il faut écouter monseigneur Perraudin. Et ça, j'ai jamais p... *je n'ai jamais plus entendu parler de ça.* (*Il appuie sur les mots.*) Parce que... ben, comme toutes les archives... à l'Élysée, tout ça, des... des... des journaux... on en a des gens comme ça... même Péan m'a dit : j'ai... j'ai jamais trouvé ça. Ben, j'ai dit pourtant, Galinié me l'a montré... »

Impossible de vérifier cette information. Mais je le crois, oui, je crois qu'il a bien vu le paraphe de François Mitterrand au bas du rapport du colonel Galinié. Oui, me dis-je, je crois que François Mitterrand s'est rangé à l'avis de monseigneur Perraudin. Il ne faut pas imaginer que, dans certaines circonstances, l'avis des prélats catholiques n'a pas d'importance aux yeux de l'exécutif français. Chez François Mitterrand, cela me semble évident. Mais je l'ai aussi constaté auprès de Nicolas Sarkozy, de François Hollande et d'Emmanuel Macron. Un exemple ? Le rôle joué par l'évêque aux armées, monseigneur Ravel, en juillet 2013, dans le changement de politique de François Hollande dans le dossier centrafricain⁶.

6. <https://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Mgr-Dieudonne-Nzapalainga-rempart-face-a-l-anarchie-centrafricaine-2013-08-29-1004013>

« Maintenant... pour dire l'ambiance qu'y avait, quoi... et puis voilà... donc pour moi c'était une catastrophe, dans ma tête. C'est arrivé... disons de l'équipe de Kagame petit à petit... c'est une catastrophe, enfin moi, je le pense. Et *c'est* une catastrophe. Ça veut pas dire que les autres étaient... étaient... la preuve... (*Rires.*) Ils ont pas été capables de... hein... heu... s'en tirer. Alors voilà... donc voilà un peu ce que... dans quelle optique je me suis trouvé, alors voilà... quand je vois que vous interviewez Kouchner, je saute au plafond.

– Mais vous accepteriez, vous, de donner une interview à *La Croix* ?

– Non, non, je peux pas. *Je ne peux pas.* Déjà, d'abord, parce que je n'y suis plus, et puis ce serait tout tordu ce que je dirais. Non, non, il faut pas que ce soit moi, il faudrait trouver quelqu'un d'autre. Hein ?

– Mais un père blanc, moi, je veux bien, moi, mais... les Pères blancs, vous... vous manifestez beaucoup de...

– Ben, mais oui, parce que...

– Vous êtes en retrait, du coup, vous laissez les autres prendre la parole et à...

– Ben oui, mais les autres, ils ne disent rien. C'est ça, le gros problème. Ça devrait être les évêques qui d... enfin des évêques ou des... des... enfin, des prêtres quoi. Non, c'est ça qui est embêtant. Vous savez j'ai... une fois, on m'a demandé, c'était en 1996 peut-être, y avait pas longtemps que j'étais rentré, de faire une conférence à... chez les Fils de la charité, hein ? Et ils avaient comme un groupe qui venait, du troisième âge, un truc comme ça. Mais j'ai pas pu parler. Parce qu'ils avaient jamais dit, ils annonçaient ça et y avait trois, quatre types de l'ambassade qui n'ont fait que me couper l'herbe sous le pied tout le temps. C'est ça qui est pénible aussi, vous savez ? Maintenant, c'est peut-être un peu calmé, mais c'était ça qu'on a vécu,

hein ? Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise qui soit audible aujourd'hui ? Tout est dans l'autre côté. Je comprends pas. »

Bien entendu, comment voulez-vous être audible ? Le plus consternant, mon père, c'est qu'il fut un temps où ce que vous me dites était audible par l'Église catholique. Mais de cela, nous ne pouvons pas en parler, c'est tellement vertigineux. L'Église, « experte en humanité », selon la formule de Paul VI dans *Populorum progressio* ? Tu parles. Comme je l'entends à travers la voix et le témoignage de ce prêtre, l'Église a failli au Rwanda, gravement, terriblement, massivement. Et son peu d'empressement, vingt-cinq ans après, à tirer les leçons de ses errements, de son incapacité à être à la hauteur des événements, ne m'encourage pas à prendre ces mêmes clercs au sérieux, quand ils pensent toujours être « experts en humanité ».

Des raids de l'armée française en Ouganda, le sac de l'évêché de Kabale

Je l'interroge sur l'armée française. Que peut-il m'en dire ? Il a vu l'arrivée des parachutistes envoyés par François Mitterrand en octobre 1990 pour arrêter l'offensive du FPR. Avec les Français, il y avait aussi des Belges et des « Zaïrois ». On le sait. Mais ce qu'il m'apprend, c'est que le contingent zaïrois, celui envoyé par le maréchal Mobutu, fidèle allié de la France et d'Habyarimana, est assisté par des Israéliens et des Français. Je lui demande :

« Donc là, en fait, la France, à partir d'octobre 1990, fait la guerre contre le FPR ?

– Ah ben, c'est clair... même si c'est pas dit comme ça... »

Et il me parle des opérations secrètes de l'armée française : « Il y a eu des infiltrations en Ouganda, faut pas se faire d'illusions. Parce que... où se passait le centre du FPR en Ouganda ?

Chez l'évêque protestant anglican de Kabale, de l'autre côté. Et y a eu des... ils ont été le saquer, ils ont été un peu faire le sac de cet évêché-là. »

Selon ce père blanc, les Français auraient donc conduit aussi des opérations spéciales en Ouganda. Ce qui n'est pas étonnant, la France a toujours mené des opérations opaques contre des groupes ou des intérêts contraires aux siens. C'est ce qu'elle fait, par exemple, en Libye. Mais aussi dans le Sahel, au Levant... D'autres témoignages font état de ces opérations militaires contre le FPR, loin du discours officiel qui affirme que l'armée française n'a pas pris part directement dans des combats contre le FPR⁷. Je le sais. Mais c'est toujours une surprise pour moi. Une surprise doublée d'une forme d'indignation : l'exécutif nous prend pour des enfants, des mineurs, des citoyens mis sous curatelle au motif qu'il sait, lui, ce qu'il convient de faire !

Souvenirs hallucinants

On évoque l'attentat du 6 avril 1994.

« Qui a tiré, à votre avis ?

– Ah ! mais c'est... c'est... c'est le FPR aidé... par les Européens.

– Par qui ?

– Par les Américains !

– Ah ! les Américains.

– Je pense, oui.

– Et pourquoi le FPR aurait tué le...

– Mais ils étaient pas capables... Ah vous pouvez noter ! Mais... faire ce truc-là ?... quand j'ai entendu ça, j'ai dit : mais...

7. Lire le témoignage de Jean-Baptiste Naudet, p. 347, et celui du général Jean Varret, p. 509.

y a pas un [Noir] qui serait capable de faire un truc comme ça, même s'il a été en Ouganda et tout ?

– Donc c'est... oui, ça peut être que des professionnels... aguerris ?

– Ah... ah, c'est sûr, c'est tout de suite ce que j'ai pensé. En même temps, je me trompe peut-être.

– Et pourquoi le FPR aurait tué Habyarimana ? Qu'est-ce qui... qu'est-ce... ?

– Ben, c'était l'histoire qui... ils... ils arrivaient de...

– C'est à cause d'Arusha ?

– Ben, oui... »

Je perds pied en l'écoutant. Je suis assailli par des vagues d'émotions, par des questions, des réactions, des coups de gueule. Tout ce que j'entends me fait tanguer. Je ne m'emporte pas, je ne montre rien, continue à sourire, à écouter, à tendre l'oreille. Mais je bafouille, je m'entends chercher mes mots. Il reprend.

« Et alors vous savez, quand même, y en a un qui a échappé à l'avion, c'est Mobutu, hein ?

– ...

– Ah ben, oui ! Comment ça se fait... ? Quand on part pour longtemps ? Le pauvre... mais... De toute façon, je pense que les Américains savaient qu'il avait un cancer et qu'il... durerait pas, hein ? Certainement.

– Et donc c'est ce que vous vous êtes dit à l'époque ?

– Ah oui !

– Vous vous êtes dit ça, c'est un coup du FPR ?

– Ah oui, ça tout de suite ! Mais alors... je l'ai dit... (*Rires.*) Je l'ai dit à la radio, je sais plus quelle radio... de France. [...]

– Et...

– Et alors on les a vus, quand on est partis de Kigali, qu'on est descendus à Bujumbura [au Burundi], ils étaient là, à l'aéroport, les soldats américains, hein ? Partout. Discrets, mais

partout. Et, dans les grands hangars, ils montaient la garde devant, donc ils avaient du matériel. Et, eux aussi, ils avaient certainement l'intention d'intervenir, je sais pas comment... Est-ce que les Français ont reculé à cause des Américains, j'en sais rien... tous ces trucs-là... Ceux qui devraient parler ne parlent pas...

– Non.

– Voilà...

– Mais vous donc, à votre niveau, vous voyez les premiers massacres alors dès le mois d'avril... dès le...

– Ah oui... oui.

– Qu'est-ce que vous voyez alors ?

– Eh bien, d'abord, on bouge pas tellement de chez nous, hein ?

– Donc, la nuit du 6 au 7, vous restez chez vous ?

– [...] J'ai vu là... zzzziipp... devant chez nous, là, un pauvre type qui courait à toute vitesse, ça devait être un Tutsi, à le voir comme ça, ça devait être un infiltré. Il disait rien, ils sont comme ça, hein ? Devant la mort, ils disent rien. Il courait dans les herbes... et le lendemain matin... donc, il a été tué après, parce que... il passait presque à ma hauteur, vous savez, c'est les pieds de colline quoi, alors bon, il passait là et le lendemain matin, j'ai vu les types à côté qui coupaient un roseau, qui mesuraient le cadavre et puis qui l'enterraient tout de suite, donc ça, on l'a vu. Et puis quand on est partis... qu'est-ce qu'on a vu comme cadavres dans les rues... pffffiou... Et alors ils étaient bêtes ! J'ai jamais compris... j'ai compris qu'après... j'entendais toujours des petits... des petites rafales, toute la nuit, les deux nuits qu'on a encore été là. Toujours... ils... je me dis : ils sont vraiment cons, ils savent pas faire l'économie des cartouches, hein ? Parce que c'est ça, ce bruit, vroum vroum, mais en fait c'était tuer. Ils ont pas tué à la machette beaucoup, hein ? Bien sûr, ils ont tué beaucoup à... à la kalachnikov ou... hein ? Un truc comme ça.

– Mais qui tuait alors ?

– Ben, pour avoir des fusils, qu'est-ce que ça pouvait être ? Y avait de l'armée certainement, des militaires certainement là-dedans, hein ? Mais y avait certainement une espèce de milice. Quand, par exemple...

– Les Interahamwe alors ?

– Pfff... oui... enfin, on les appelle Interahamwe, mais le chef, c'était un Tutsi, alors là aussi, je sais pas... qui est mort à... à... qui est mort à Léopoldville, qui est mort au Zaïre, après... Non, c'était... c'était pas... c'est pas clair comme ça, on voit avec nos catégories, nous, hein ? Mais c'est pas comme ça que ça se passe chez eux. [...] En 1972, en 1973 aussi, ils ont fait ça. Y avait des listes, c'est leur grand truc, les listes, hein ? Supprimer, supprimer, ah ça ! Et alors... Qui c'est qui faisait ça, les types qui supprimaient... des voyous, des types, il suffit de leur bourrer le crâne, de leur donner un peu d'argent, vous savez... avec tous ces chômeurs qu'y a... »

Avec les soldats français

« Vous discutez avec les soldats entre l'attentat et votre évacuation ? »

Il hésite, puis poursuit :

« Entre l'attentat et l'é... non !

– Avec les soldats français, je veux dire.

– Non, non, parce que là, là ils étaient... y en avait plus !

– D'accord.

– Y en avait plus, hein ? Y avait Gouvello⁸, qui était... qui était au service de l'armée rwandaise. Et c'est lui qui est venu nous chercher et qui a transporté, parce que je lui avais fait

8. Le commandant Erwan de Gouvello, des troupes de marines, est affecté au bataillon de reconnaissance des FAR du camp de Kigali.

adopter une petite Rwandaise donc y a... on avait des liens un peu spéciaux. Et c'est lui qui m'a conduit là... Non, non, non. Euh... mais j'étais... après j'ai revu l'ambassadeur... Marlaud. Je l'ai revu en France, il est même venu me voir quand j'étais en Bretagne avec les gamins, les orphelins que j'avais amenés, tout ça là. Bref. Il m'a dit : c'est la première fois que je suis ambassadeur, j'y connais rien, j'ai jamais été en Afrique.

– Et les soldats qui viennent vous chercher pour vous mettre dans l'avion, ils vous parlent ?

– Ben oui, pourquoi pas ? (*Rires.*)

– Non, non, mais ils vous parlent donc, mais qu'est-ce qu'ils vous disent ?

– Rien. On s'en va, c'est tout, hein ? Vous pensez bien... vous avez... enfin qu'on s'en foutait de discuter avec eux. J'avais dix gamins avec moi, hein ? Et on a été à Bujumbura. »

Il me raconte que l'ambassadeur de France à Bujumbura lui a dit :

« “Vous êtes prioritaires, je viens de recevoir des ordres de la cellule Afrique.” Ah oui, parce que j'avais des amis là qu'ont dit : ils vont le zigouiller si... ils mettent la main dessus.

– C'est-à-dire que le FPR vous aurait tué si...

– Moi ? Oui, certainement, oui.

– Mais pourquoi ?

– Ah ben parce que... à leurs yeux... non... pas... peut-être pas tout de suite, non ? (*Gêné, d'une petite voix innocente, il corrige le ton affirmatif – orgueilleux ? – qu'il vient de prendre.*) Peut-être pas tout de suite. »

Souvenirs de Robardey et Galinié

Il m'apprend qu'il allait souvent chez Robardey⁹, « qu'était lieutenant-colonel là, qu'était un peu chargé de l'organisation de la gendarmerie là, et on continue toujours à... à correspondre d'ailleurs à ce sujet-là », qu'il a vu des Forces spéciales en 1993 « arriver à l'ambassade comme ça, couverts de poussière, avec une... la... avec un half-track là. Ils arrivaient du nord. La mitrailleuse tournait au-dessus... au-dessus, sur son support là. On voyait qu'ils venaient de tirer en haut. C'est sûrement comme ça qu'on a stoppé le FPR dans le Nord, à Ruhengeri. »

En 1990, le colonel Galinié lui a raconté comment il avait « tapé sur la colonne de Rwigema » qui arrivait du Burundi, après en avoir reçu l'ordre de l'amiral Lanxade. « Oh ! il dit : c'était facile ! L'hélicoptère Alouette a lancé sur les... les camions d'essence du carburant puis c'était fini. Et l'autre arrivait tout tranquille. (*Rires.*) Et pof ! Et Rwigema fini, quoi. » C'était en novembre 1990, me précise-t-il : les Français « ont foncé sur le côté du parc vers l'Ouganda, et ils les ont coincés là ».

Et ce propos ! « Donc ils s'étaient mis en tête, les militaires français, il faut absolument que la garde présidentielle devienne une garde républicaine. Alors, on envoyait des officiers français. » L'un de ces officiers lui aurait dit : « Vous savez, on a commencé à essayer de transformer cette garde présidentielle qui

9. Michel Robardey, officier de gendarmerie, séjourne au Rwanda de 1990 à 1993. Conseiller technique de police judiciaire, il a dirigé le programme de formation des officiers de police judiciaire (OPJ). Il a réorganisé le Centre de recherche et de documentation criminelle (CRCD).

était basée sur des gens de Gysenyi¹⁰ », forcément, simplement. « Mais c'est tous des tueurs, il me dit. (*Rires.*) Voilà l'impression qu'il avait... Et ils ont abandonné, ils ont vu qu'y avait pas... y avait pas moyen de transformer ça, quoi. Ils étaient pas idiots, et combien de fois j'ai entendu dire Robardey : on fricotait avec les plus bêtes, en parlant des militaires hutu. Parce qu'on voyait bien que les autres étaient plus malins en face mais... ils étaient plus malins parce qu'ils étaient encadrés par... par les Américains, qui étaient pas forcément des soldats américains mais des sociétés, oui ça, c'est clair, c'est... Et c'est comme ça que j'ai toujours pensé que c'était ça qui s'était passé. »

Saint-Quentin, Chollet

Je lui demande s'il a croisé d'autres militaires. Parmi eux, Grégoire de Saint-Quentin.

« Ah oui, oui, oui ! C'est un grand ami, Saint-Quentin... Oh là là... Saint-Quentin, oui, oui, c'est un grand ami, Saint-Quentin. Mais maintenant il est devenu un peu intouchable, parce qu'il est un peu loin, quoi. Mais... mais bon si... si je lui envoie un message il me répond tout de suite. Parce qu'il était grand ami de Kalindi, qu'était peut-être le général le plus capable des Hutu et qui... sa femme était en Bretagne et lui, il était à Arusha, hein. Et puis il a été reconnu innocent et tout, hein ? Alors, j'ai servi de lien.

– Comment vous le jugiez, Saint-Quentin, à l'époque ?

– Bon, c'est un gars qui... qui fonçait, hein ? Militaire dans l'âme certainement. Camaraderie militaire c'est ça, avec les... les...

– Les Hutu.

10. Le fief d'Habyarimana.

– Les Rwandais quoi, les Hutu, oui, c'est ça, les Hutu. Il était un peu agaçant, j'ai senti ça auprès des autres parce que, quand il avait quelque chose en tête, il allait jusqu'au bout. Il est le seul qui a ramené sa bagnole personnelle... de Kigali alors que c'était interdit. Il était tellement... zou ! Et alors après il était à... il était à... truc... il était... au Sénégal ! C'est à ce moment-là qu'il m'a envoyé les photos, là, de son installation, là, au Sénégal, au bord de la mer. Il était pas mal, sur Skype. Et puis après y a eu... euh... le truc au Mali... quoi, c'est lui qui avait la main et il s'en est bien tiré, je crois. Mais il me l'a dit, il m'a dit : on a... on a... militairement, on a gagné quelque chose mais, politiquement, ça recommencera. Ça, les militaires avaient ce sentiment, ont ce sentiment-là au Mali, quoi.

– Là vous parlez du Mali ? [...] Et pour le Rwanda, quand il était au Rwanda, qu'est-ce qu'il disait ? Est-ce qu'il disait : bon ben, c'est foutu, on soutient un régime qui est vraiment à terre ?

– Il ne savait pas...

– Est-ce qu'il s'interrogeait sur le sens de sa mission ?

– J'ai pas tellement... discuté de ça avec lui. C'était avec Galinié que j'en discutais. Parce que j'étais plus proche de Galinié. Lui, Saint-Quentin, je l'ai surtout connu après le Rwanda.

– D'accord.

– Quand il était euh... au Sénégal.

– En 1994, ils sont pas très nombreux, les Français, ils sont une vingtaine de coopérants militaires ?

– Oui, oui...

– À peu près, hein ?

– Oui. C'est tout. Ils étaient en contrat avec l'armée rwandaise. Ils étaient en uniforme de l'armée rwandaise. Ils ont été comme ça aussi quand on est partis. Parce que le dernier contingent n'est parti que fin 1993. Donc c'était simplement de la coopération militaire. Ah, Chollet, vous l'avez jamais vu, lui ?

– Non.

– (*Rires.*) C'est un pied-noir aussi, ça, c'était le bagarreur, hein ? Alors lui là... Ah oui... oui... c'était un pied-noir d'origine, je sais pas ce qu'il est devenu là, maintenant, Chollet¹¹, parachutiste...

– Qu'est-ce qu'il faisait, Chollet ?

– Il commandait une des compagnies à ce moment-là. Je pense... Oui... oui, parce qu'ils étaient... ils étaient deux compagnies, il devait y avoir un commandant à chaque...

– Vous êtes... là... c'est quelle année, là, vous parlez...

– Je dirais avant 1993.

– Oui.

– 1991-1992 donc.

– Oui, oui, quelque chose comme ça. »

***Galinié encore, l'ambassadeur Martres
et Jean-Christophe Mitterrand***

« Celui avec qui vous étiez le plus en contact, c'est donc l'attaché défense alors ?

– Oui. Galinié. Il est d'origine... c'est un gendarme, Galinié, hein ?

– Oui, c'est ça...

– Il est d'origine de... Nouvelle-Calédonie. [...] Il arrivait de Côte d'Ivoire, où il était en disgrâce... il était seulement lieutenant-colonel parce que... il a un sale caractère impossible, enfin bref, et il espérait bien être général et puis quand il a vu que ça... qu'il y arriverait pas, il a dit : je fous le camp, j'abandonne l'armée. Et alors, quand il est revenu du Rwanda¹², il a été

11. Le lieutenant-colonel Chollet, chef jusqu'en 1992 du détachement d'assistance militaire et d'instruction (Dami) et, de fait, le pilote des FAR.

12. Il quitte le Rwanda en 1991.

envoyé en mission en Ukraine, c'était au moment où... l'Ukraine voulait faire une gendarmerie... Et c'est là que je l'ai vu, c'était à la caserne à Paris là, place de la Na... place de la Nation là, hein ? La caserne de gendarmerie qu'il y a...

– Oui.

– C'est la dernière fois que je l'ai vu là. Et il était plus influent, plus capable que l'ambassadeur¹³.

– Ah oui ? L'ambassadeur n'est pas au niveau ?

– Oui, oui, c'est ça, mais au début, l'ambassadeur, c'était quelqu'un qui avait été nommé là pour terminer sa carrière comme ambassadeur. Il était chef de mission, je crois, toute sa vie au Cameroun et puis là tout d'un coup... ah il était complètement...

– Perdu...

– ... complètement perdu ! (*Rires.*)

– Et lui, Galinié, il voyait bien qu'il fallait lutter contre le FPR ? Il en voyait la nécessité ?

– Ah ben il en voy... oui, oui...

– Ou il appliquait les ordres sans...

– Non, non, il appliquait les ordres, certainement, mais il avait pas de sympathie pour... euh... mais il avait de l'admiration pour... euh...

– Pour Kagame.

– Non, mais pour les Tutsi. Et puis il faut reconnaître que, quand les Tutsi ont commencé à pénétrer au Rwanda, c'était pas rigolo, ils ont tué quand même pas mal, hein ? Ah ouais...

– Mais vous, vous avez vu ça ?

– Ah ça, on les tuait !

– Non, mais vous avez vu les traces de ces tueries ?

– Ah ! mais bien sûr ça, c'est... par l'oreille, hein, cela dit...

13. Il s'agit de Georges Martres, ambassadeur de la France au Rwanda de 1989 à 1993.

– Oui, vous l’entendiez, mais vous l’avez pas vu. [...] Est-ce que vous avez croisé Jean-Christophe Mitterrand ?

– Non, jamais. Il est venu une fois et Galinié l’a invité à déjeuner. Et il m’a dit : est-ce que je vous invite ? Et j’ai dit : non, non, je fais pas de politique, moi. Mais je sais qu’il est venu et que Galinié avait été content de... pour échanger, il dit : c’est pas un bêcheur, c’est pas... Voilà ce qu’il m’a dit. Et moi, j’ai pas voulu, hein ? Oh, j’ai bien fait d’ailleurs... qu’est-ce que ça... pff... d’ailleurs... qu’est-ce qui... il faisait rien du tout, c’type...

– Vous semblez dire que monseigneur Perraudin, donc, a été décisif dans le soutien des Français au régime Habyarimana.

– Euh... au niveau dont je vous parle. »

Revenir sur monseigneur Perraudin

« Donc, monseigneur Perraudin dit qu’il faut soutenir Habyarimana, il le dit à...

– Ah ! il le dit à... mon étonnement !

– ... à Galinié.

– À mon étonnement, parce que... oui, oui, il faut soutenir, moi, j’allais... je me disais : soutenir la révolution, c’est ce qu’on disait, hein ? Non, non, oui, oui... il faut soutenir... j’étais tout étonné

– Et que disait Galinié ?

– Ah, Galinié, oui, ben il notait puis c’est tout, hein ? Hein, qu’est-ce que vous voulez ? Lui, bof... hein ?

– Ça, c’est... Perraudin faisait juste une retraite donc, il est reparti ensuite en Suisse ?

– Il était en retraite oui, il est retourné en Suisse, il revenait mais...

– Il revenait... d’accord.

– Je l’ai retrouvé après en Suisse quand il était à la... définitivement en Suisse. Oui, il a été menacé, hein, plusieurs fois, hein ? Habyarimana l’avait averti. Il lui a dit : je pourrais pas toujours vous protéger. »

Le père Henri Bazot, sauver ce nom de leur oubli

« Alors revenons au père Henri Bazot donc, vous l’avez rencontré comment, vous ?

– Alors, je l’ai rencontré où d’abord ? À Tassi. C’est-à-dire dans le Var. La maison de retraite qu’on avait. Il était responsable de la maison de retraite, c’est la première fois que je l’ai rencontré. Mais c’était avant tous ces événements. Bon, je savais en gros... sa position... que bon... Et puis après je l’ai surtout rencontré... il m’avait même invité au restaurant là, tiens, je... je trouvais ça un peu drôle parce que je trouvais qu’il avait un peu une attitude vis-à-vis de la servante... je vous le dis comme je le pense, hein ? Que c’était couillon. Il manquait de jugeote, ce type-là. Il manquait de jugeote, c’est clair. Enfin, bref, c’est mon confrère, mais je vous le dis comme je le... ! (*Rires.*)

– Ben c’est... dans les familles, y a toujours des...

– Oui, oui... (*Rire un peu hystérique, moqueur.*) Alors... après, je l’ai rencontré, surtout là ces dernières années, à Pau-Billère, où il était complètement en retraite. Alors là, on voyait que... d’abord, il ne parlait que de ses amis tutsi qui venaient le voir, et c’était la bave du crapaud sur les Hutu et en particulier sur l’archevêque. Même si l’archevêque avait été dégueulasse, après le temps... avec le temps... quand on est... là... on doit quand même...

– Donc sur le... monseigneur Vincent ?

– Ouais. Ça... il avait pas digéré... son histoire à Nyamasheke.

– Il est arrivé...

– Oui, oh, bien sûr... bien sûr... c'est... c'est bête, c'est bête, c'est méchant, c'est tout ce qu'on veut.

– Non, mais, sa lettre des années soixante, en 1963.

– Ah non, mais il en a une, à la fin de sa vie là...

– Ah je sais pas, là. Oui ?

– Oui, oui, y a eu des histoires comme ça. Faudrait retrouver ça, je sais pas si... y a eu une histoire dernièrement... est-ce qu'il reprenait... Peut-être... c'est peut-être là, j'en sais rien.

– C'était quoi, cette histoire ?

– Ah ! ben, c'était toujours pour cracher sur les Pères blancs... C'est ce que j'ai retenu, hein ? Et puis... sur l'Église, quoi... hein ?... qu'avait pas pris... la... hein... la défense du peuple quoi, à ce moment-là. Si je peux dire, comme ça, c'était un truc comme ça. De toute façon, moi... pff... vous savez... Bazot... allez pas... Bazot, il... *(Il a une moue, l'air de dire qu'il compte pour rien.)*

– Il a quelle réputation, Bazot, chez vous ? Il est pas très apprécié ? Il est considéré comme un fou ?

– Non, c'est... c'est un... je sais pas moi... comment dire... c'est pas un mauvais type, hein ? C'est pas ça que je veux dire. Mais c'est pas le gars... il fait pas sérieux, quoi.

– Pas sérieux ?

– Pas sérieux... à cause de ces... de ces trucs-là... de ses... de ses... penchants ethniques. Et puis alors on dit parfois : il était provocant. »

Je ris, incrédule. Il reprend, voulant convaincre :

« Non, non, mais c'était... parce que je sais qu'il y a eu des histoires comme ça au Burundi aussi. Ce besoin qu'il... vous savez que chez les prêtres comme ça... qu'ils ont besoin... de faire les malins, ils sont célibataires, et de faire... mais puisque... à quoi ça rime, ça ? Faut pas se moquer des gens... On se moque pas des gens comme ça, non ?!

– Parce qu'il se moquait des gens ? Pourtant, il a été quand même assez lucide en 1963, sur ce qui s'était passé, en voyant les Tutsi se faire ma... enfin, une partie des Tutsi se faire massacrer.

– Mmh...

– Et c'est l'un des rares à avoir dit en 1963 que c'était pas... que c'était scandaleux, enfin, qu'on pouvait pas accepter ça...

– Ouais.

– ... et à s'être étonné du silence des ambassades, du silence de l'Église.

– Ah, certainement. Alors, c'était déjà dans un contexte aussi de guerre froide, hein ? Parce que faut pas oublier ça. Y avait aussi... le bloc communiste qui triait... hein... et Perraudin c'était... et les évêques de l'époque, c'était ça... hein... "L'indépendance va nous amener les communistes."

– Donc le FPR... enfin, derrière les Tutsi... les Tutsi, c'était...

– Ah ben oui !

– ... le communisme... qui pouvait...

– Ben voilà !

– ... prendre pied au Rwanda.

– Parce que ça, quand j'étais aumônier des Africains ici à Paris – j'ai encore fait ça aussi, hé hé – j'ai vu les archives, c'était clair. Y avait des lettres de monseigneur Lefebvre¹⁴, qui était à Dakar à ce moment-là. C'était ce grand truc, quoi... fallait... fallait... Tous ces jeunes qui viennent faire leurs études, fallait les protéger, autrement, ils allaient tomber dans la gueule du communisme, et puis l'Afrique allait passer au communisme quoi. C'était un peu... ce qui était dans l'air quoi, comme idée, hein ? Alors, oui, oui, certainement qu'il y a ça. D'ailleurs, ils ont... ils ont flirté avec les communistes souvent, enfin du moins avec la gauche disons... Bon, ça a pas été loin.

¹⁴ Monseigneur Lefebvre, figure du catholicisme intégriste, est excommunié en 1988 pour avoir sacré quatre évêques sans l'aval de Rome.

- Non.
- Eh oui...
- Il y a des pères qui ont bien connu le père Bazot et qui sont moins sévères que vous.
- Ah... plus sévères que moi sans doute !
- Plus sévères que vous, oui ?
- Oui, oui, oui, oui. Parce que Bazot, moi, j'aurais rigolé avec lui mais... qui c'est qui l'a... il était à Nyamasheke, de l'autre côté, là vers Cyangu. Je sais pas.
- Mais je ne sais pas s'il racontait n'importe quoi. Lui, il était au Rwanda dans les années 1960. Et dans les années 1950.
- Oui, mais pourquoi les autres qu'étaient là-bas n'ont pas pris cette façon de voir les choses ? Il était à fond avec les chefs là, il était contre l'archevêque, après, il était... Vincent Nsengiyumva, qui n'a pas été très malin avec lui, il faut le reconnaître, hein ? Mais Vincent, il fallait y tenir tête, enfin, bref... »

Le père Bazot victime de monseigneur Vincent Nsengiyumva, l'archevêque de Kigali à partir de 1976 : voilà comment, au sein de l'Église rwandaise, s'est mise en place une chasse aux sorcières contre ceux qui ne partageaient pas la ligne pro-Hutu. L'Église s'est amputée elle-même de ceux qui auraient pu freiner sa collusion avec le régime.

« Et contre Perraudin ?

– Il était contre Perraudin... mais... Perraudin, on peut pas dire que... Perraudin, au début, dans son épiscopat, il était pro-Tutsi, hein ? Ah oui, au début. Et puis il a quand même essayé de changer, justement... sous... vous savez... il y avait une pensée sociale qui venait d'abord surtout de Belgique là, hein ? Disons Démocratie chrétienne. D'ailleurs, la Démocratie chrétienne subventionnait... subventionnait le parti d'Habyarimana. Donc y avait tout ça qui jouait... hein ? »

Le naufrage de l'Église catholique rwandaise n'est pas isolé. Avec elle, c'est bien l'Église universelle qui s'est fourvoyée dans ce pays. Rien d'étonnant à ce que la Démocratie chrétienne ait pu financer le parti d'Habyarimana. Le cléricalisme, le peu de goût de l'institution pour la réflexion personnelle, l'esprit pavlovien qui l'habite favorisent de tels aveuglements.

« Y avait aussi l'Action catholique ?

– Oui, enfin ces... ces... ces gens-là. Y avait la Légion de Marie aussi. Vous savez que... (*Rires.*) On a découvert ça après, quand y a eu l'indépendance, les réunions de la Légion de Marie après la messe... C'est comme ça que ça se passe, hein ? Et le président, c'était Kayibanda¹⁵. À l'époque qu'était... un... il était pas encore homme politique. Et puis y avait, au début les prières, des réunions, et puis quand le père était passé, c'était le Parmehutu¹⁶ qui... qui entrait en ligne quoi. Ça faut le dire, c'était comme ça... ah ouais... »

Je tente d'en savoir plus sur Henri Bazot. Ce n'est pas facile car, chaque fois, le père X. évite de trop s'étendre sur lui.

« Il a de la famille, le père Bazot ? Des nièces...

– Sans doute, il doit avoir des... cette pâtisserie-là... sur la place de la cathédrale à Bourges, c'était connu là... Bazot là... Est-ce qu'il a des... ? Chais pas.

– Quand il est mort, y a des gens qui sont venus à sa messe ?

15. Grégoire Kayibanda (1924-1976) a été nommé président de la Légion de Marie, l'un des deux mouvements de l'Action catholique lancés à Kabgayi (avec la Ligue du Sacré-Cœur) en 1952. Sous la protection de monseigneur Perraudin, dont il est un proche, il devient la figure de proue de la révolution sociale pro-Hutu avant d'être élu premier président du Rwanda (1960-1973).

16. Le Parti du mouvement de l'émancipation des Hutu, fondé par Kayibanda en 1959, pro-Hutu, fut le parti unique au pouvoir jusqu'en 1973, date du coup d'État de Juvénal Habyarimana.

– Je sais pas... j'étais pas... ah si, il est mort... à... à Pau. Moi, j'étais ici. Je rencontrais quand j'allais à Pau... parce que... y a une période où j'emmenais certains prendre leur retraite là-bas, alors on discutait un petit peu aux repas. Est-ce qu'il y en avait dans le groupe qui le connaîtrait encore... sans doute, oui. Mais c'est surtout des Belges, je pense. Parce qu'il y a quand même beaucoup de Belges, hein ? De... Oui. Et il vous intéresse tant que ça, Bazot ?

– Ben moi, je l'avais rencontré en 1994.

– Ah ben oui...

– Et euh... c'est le premier... j'étais prof d'histoire à l'époque, et j'avais proposé mes services au Secours catholique pendant l'été 1994, et j'étais tombé dans les archives du Secours catholique, sur cette fameuse lettre qu'il avait écrite en 1963 et qui avait donc provoqué la réaction des... notamment du *Monde* et du *Figaro*, qui avaient envoyé des envoyés spéciaux pour savoir ce qu'il se passait dans les massacres, oui.

– Oui, oui, oui... pauvre Bazot... Il valait mieux lire la lettre des évêques, de Perraudin, à ce moment-là, qu'est quand même... qu'était quand même plus posé que ça, hein ? »

Silence. Je suis juste effondré. Monseigneur Perraudin et les évêques de l'époque ont simplement couvert ces massacres. Simplement couvert ! Quel est ce processus qui rend certains hommes si aveugles ? Qui altère tant le jugement ? Cet homme qui me parle n'est pas un monstre. Mais ce qu'il me dit est monstrueux. Ce que j'entends est sidérant. Comment peut-on autant se tromper ? Comment ? Pauvre, pauvre, pauvre Henri Bazot. Je poursuis mon dialogue en me concentrant sur mes mots, que je peine à trouver, en essayant de mettre à distance cette émotion qui me submerge si facilement. Je dis :

« Et moi, en 1994, c'est la première fois que je rencontrais un prêtre qui me disait : ben voilà, c'est pas le premier génocide, en

tout cas pas... y en a eu d'autres avant, moi, j'ai essayé d'alerter les gens sur la dérive terrible des Hutu, sur le massacre des Tutsi. Alors, c'est vrai qu'il avait l'air très... il avait un prisme très pro-Hutu, enfin très pro-Hutu... il les voyait comme plus intelligents, plus... euh... »

Je suis tellement troublé, tellement affolé, tellement englué dans ce que j'entends que mon esprit s'embrouille. Car, bien entendu, je voulais dire pro-Tutsi.

« Ah oui ! C'est ça : ils ont de la gueule, hein ?

– C'est ce qu'il disait oui, aussi.

– Et leurs filles sont belles, hein ?

– Alors ça, je sais pas... il m'a pas dit...

– Alors ça lui plaisait !

– Il m'a pas dit ça... (*Rires.*) Ça, je n'avais pas senti ça à l'époque... (*Rires.*)

– Non, non, mais... Qui c'est qu'est marié avec une Tutsi ? Gauthier¹⁷... euh... (*Il cherche un nom.*) Soudan.

– François Soudan¹⁸ ?

– Ouais. Un autre. De... de... de... de... de... de... de... ou... du... du... du... Dupèrier¹⁹... Ou... (*Rires.*) Un autre qui crie aussi beaucoup. Mais quand on voit ça mais... y en a combien qui... les plus grandes gueules, ils ont rien... ils répètent ce que leurs femmes...

– Leur disent au lit ?

– ... leur dit de dire, hein ? Ah ouais... non... euh... non. En fait, cette histoire de... de Bazot, moi, j'étais au Rwanda après... Ah non ! Au Burundi d'abord, je me suis pas tellement intéressé à l'affaire, quoi, hein ? Et puis après bon, il a disparu de la circulation parce qu'il est reparti au... On en voulait plus,

17. Alain et Dafroza Gauthier recherchent la trace des génocidaires rwandais qui ont trouvé refuge en France.

18. François Soudan est le directeur de la rédaction de *Jeune Afrique*.

19. Il veut peut-être dire « Jean-François Dupaquier ».

de lui, au Rwanda, on l'a envoyé au Burundi puis à Bukavu, au Zaïre... mais... ah oui... Mais, j'av... l'abbé Pierre, pareil ! Je vais, dans les années... je reviens du Rwanda dans lequel j'étais en 1960... peut-être, allez... 1980. Je suis au grand séminaire de Poitiers, je loge là-bas la nuit, et, au petit déjeuner, je suis arrivé en retard parce que ma foi, c'était... les vacances quoi. "Oh ! Mon d... c'est dommage ! L'abbé Pierre vient de dormir là, ici, cette nuit, et il vient de nous parler, maintenant, il est allé prendre le train, et on lui a dit que tu étais au Rwanda." Alors... L'abbé Pierre avait fait tout un machin pour les pauvres Tutsi, dont on avait coupé les jarrets et tout le bazar, mais il avait pas parlé des Hutu, hein ? Ça, j'en revenais pas, moi, qu'il... c'est pas du tout ce que j'avais vu et senti... Mais vous voyez comme on peut être aussi travaillé par... Ils sont très forts, hein ? Et Ibuka²⁰ ? Vous avez été voir Ibuka ?

– Non, mais je veux... je connais, oui.

– Ah oui ! Parce que, eux, ils sont... ben oui, ils reçoivent des fonds aussi du gouvernement, alors qu'est-ce que vous voulez... ? Du gouvernement Kagame, je veux dire, donc... bon... Non euh... c'est... c'est quand même... oui. Mais, qu'est-ce qui y a d'autre ici en France ? Y a Blanchard, pourriez aller voir Blanchard. Mais je suis pas copain avec Blanchard, mais ça fait rien. Mais... (*Rires.*) Un père blanc qui est à Marseille, qui est rentré dernièrement, lui, il est resté plus de... il est pas... il est resté jusqu'au bout là, jusqu'à maintenant quoi, hein ? Et y a ici, y a Billot aussi qui est rentré, mais lui non, faut pas... faut pas... Il... Non, non, je veux dire, on a les mêmes idées mais... euh... Eh ! il voudra pas... ils veulent pas parl... y en a... y a... y a des choses aussi... vous savez que... (*De plus en plus bas.*) On... on n'en parle qu'à contrecœur souvent aussi, hein ?

20. Ibuka Mémoire et Justice œuvre pour la mémoire du génocide, la poursuite judiciaire des génocidaires et le soutien aux victimes du génocide.

- On...
- On n'en parle qu'à contrecœur, de certaines choses, quoi...
- Ben oui, mais c'est...
- Parce qu'on ne veut pas... on va pas... depuis le temps, on veut rien sortir quoi...
- Ben oui, mais, en même temps, ne pas en parler, c'est pire que de pas...
- Ben oui.
- Que d'en parler.
- Ben oui, oui, oui, ben oui.
- Parce qu'il faut quand même que les choses soient dites... même si on se trompe, il faut quand même que les choses soient dites... y a un devoir de...
- On avait entrepris ça, quand on est revenus en 1994, y a un jésuite belge qui s'était lancé là-dessus, à partir de documents, pour l'Église. (*Il frappe dans ses mains : paf !*) Il est mort ! (*Rires.*) Pas de pot ! Vous vous rendez compte, là, on n'a pas bouffé...
- Ah zut, ben, je vous invite dehors, alors ?
- Oui, parce que là, là, c'est fini, là...
- C'est fini ?
- Là, ils sont déjà en train de faire la sieste, hein ?
- Bon alors, je vous invite dehors, alors. On va prendre une pizza ou un truc...
- Oui, oui, oh... ben... une bricole parce que... j'ai soif, moi...
- Et...
- J'ai beaucoup parlé...
- Et on va boire. »

En sortant de son bureau, nous avons croisé d'autres pères blancs âgés, un peu tristes. Et puis nous avons pris une pizza, et lui une bière, moi, un verre de bordeaux. Comment dire ? Comme si de rien n'était.

Les Pères blancs et leur frère Henri Bazot, effacer la vérité

Henri Bazot est mort le 23 juin 2016 à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Lors du 60^e anniversaire de son serment de religieux, il avait écrit une petite biographie. Le passage sur le Rwanda est très court ! Mais voilà ce qu'il en disait, tout de même²¹ :

Octobre 1953, j'arrivais au Rwanda non français, non islamisé et noir ! Sortie du Purgatoire ! Arrivée au Paradis de mes rêves ! Hélas !

À Nyanza : direction de l'École artisanale de menuiserie et de couture ;

À Kaduha : écoles primaires et catéchuménat ;

Et, en 1959, premiers troubles Hutu-Tutsi et premier génocide ;

Je suis curé de Nyamasheke pendant dix ans ; deuxième génocide en 1964 ;

Puis curé de Muhororo pendant cinq ans ; troisième génocide en 1974.

Je rentrai en congé en France, très fatigué, et acceptai de l'archevêque de Bourges une année de paix comme vicaire de paroisse.

De retour au Rwanda en 1975, et curé de Cyanguu. Mais catastrophe : monseigneur Bigirumwami démissionne, remplacé par l'abominable monseigneur Vincent qui me signifie carrément que j'étais un « unariste²² » et que je n'avais pas ma place dans son diocèse !

L'auteur de sa nécrologie pour les Pères blancs, Jean-Marie Vasseur, copie quasiment mot à mot le texte de son « frère » en religion sauf le passage consacré au Rwanda²³ :

Il arrive en octobre 1953 au Rwanda, son rêve est réalisé : territoire non français, non islamisé, où on rencontre des croyants de religion de typetraditionnelle. Tout de suite les travaux les plus divers l'absorbent :

direction d'une École artisanale de menuiserie et de couture, catéchuménat, curé de paroisse. Cependant les premiers troubles ethniques apparaissent dès 1959, s'accroissent en 1964, en 1974. Fatigué, lors d'un congé en France, il accepte une année de paix comme vicaire de paroisse dans le diocèse de Bourges. De retour en Afrique, on le retrouve au Burundi, où il est curé de Kibumbu puis de Gitaramuka.

On le voit, son rôle de lanceur d'alerte des années 1960, le rappel des massacres anti-Tutsi de 1959, 1964 et 1974, ses mots terribles de « premier génocide », « deuxième génocide », « troisième génocide », son expulsion du Rwanda en 1975 par monseigneur Vincent au motif qu'il est un « unariste » sont totalement passés sous silence. Pas un mot également de ce qu'il m'avait dit et de la manière dont je l'avais présenté dans ma tribune publiée dans *La Croix* le 31 août 1994. Rien !

Un an ou deux avant sa mort, je me souviens d'avoir appelé les Pères blancs pour prendre des nouvelles d'Henri Bazot et leur demander où je pouvais lui rendre visite. J'avais envie de raconter son histoire pour *La Croix*. Le prêtre qui m'avait répondu m'avait alors certifié qu'il vivait comme un légume et que, par conséquent, ce n'était pas la peine que je me déplace. Je me souviens d'avoir insisté : au fond, même si j'avais affaire à un « légume », je ressentais le besoin de le revoir pour lui dire que je ne l'avais pas oublié. Le mieux, m'a affirmé ce prêtre au téléphone, c'était de le laisser tranquille. Je n'ai pas insisté. Je le regrette.

21. http://peresblancs.org/henri_bazot.pdf

22. « Unariste » était le nom donné aux « terroristes tutsi » par les extrémistes hutu.

23. http://peresblancs.org/notice_Pere_Henri_Bazot.pdf